L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 10 août 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	84	26
Midi.....	92	30
3 P. M.....	92	30
9 P. M.....	90	29

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton,
3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'actualité.
Feuilleton.
5me PAGE.
Faits Divers.
Le Témoignage. Paul Ginisty.
6me PAGE.
Le retour du gas.
Entre ennemis.
Les Arbres.
Le Maître Baigneur.
8me PAGE.
Ma Tante et mon Fiancé, Charles Foley.
Valentine, Eugène Dreveton.
Cuisine.

L'évolution des mœurs politiques

EN ANGLETTERRE.

Il y a peu d'exemples d'une série de transformations aussi complètes et aussi rapides que celles qui se sont accomplies en Angleterre depuis un quart de siècle. Sans doute, au siècle où nous sommes, on vit plus vite qu'autrefois ; mais nulle part, pas même en Amérique, les changements ne se succèdent aussi rapidement qu'en Angleterre.

L'Angleterre de 1912, au point de vue des mœurs, des coutumes, de l'art, de la politique ne ressemble que de fort loin à l'Angleterre d'il y a vingt-cinq ans. Il faudrait un volume pour étudier en détail les transformations et les phases par lesquelles elles ont passé, et, pour le moment c'est de la transformation des mœurs politiques seulement qu'il s'agit ici. Depuis une dizaine d'années surtout, cette transformation a été rapide.

Tout d'abord, le personnel politique anglais est entièrement différent de ce qu'il était auparavant ; il ne faut peut-être pas s'en étonner, car l'expérience de divers autres pays est là pour nous démontrer qu'en Europe, comme en Amérique, plus les mœurs d'un pays se démocratisent, plus la politique devient une profession. Au lieu d'attirer, comme à une époque encore récente, les grands seigneurs, lesquels jouissent d'une grande situation et de loisirs qu'ils pouvaient consacrer, avec un entier désintéressement, à la chose publique, depuis, en un mot, que ni les honneurs ni les distinctions ne pouvaient tenter, parce qu'ils les avaient ou pouvaient les avoir tous, et pour qui l'argent n'avait aucune importance, parce qu'ils n'avaient pas à compter, elle semble n'avoir plus d'attrait pour eux. Les hommes politiques de cette espèce ont presque tous disparu ; les uns sont morts, les autres sont rentrés, découragés pour ne pas dire dégoûtés, dans la vie privée et quelques-uns sont restés. Mais ces derniers sont tous des hommes âgés et l'on ne voit pas que, comme autrefois, de plus jeunes s'apprêtent à leur succéder ou en manifestent le moindre désir. Et il en est ainsi dans les deux partis. Les hommes qui, aujourd'hui, dirigent la politique anglaise, mais plus encore ceux qui paraissent devoir leur succéder, appartiennent à un autre monde, à une autre classe que les "politicians" d'autrefois.

La politique et le parlementarisme sont donc devenus, depuis quelque temps, en Angleterre, comme dans tant d'autres pays, des professions. C'était peut-être inévitable ; ce n'en est pas moins très regrettable.

Mais il y a quelque chose de plus grave encore, c'est que le public, en général, s'intéresse beaucoup moins qu'autrefois à ce qui se passe dans le monde politique et parlementaire.

Personne ne suit les débats, personne n'en lit les comptes-rendus et personne n'en parle dans le monde, pas plus dans les salons que dans les chaumières, dans les clubs que dans les tavernes. Mais, d'un autre côté, symptôme alarmant, coïncidant avec cette indifférence pour les actes politiques et parlementaires, on constate dans un parti comme dans l'autre un nouveau et croissant sentiment d'aigreur et d'animosité personnelles pour les chefs et les membres du parti opposé. Cela est curieux et en apparence paradoxal; mais c'est assez logique, en somme, si l'on considère que, depuis la nouvelle constitution, le parti qui se trouve constituer l'opposition est entièrement désarmé, et que celui qui est au pouvoir peut faire ce qui lui semble bon, s'il a une majorité fidèle et peut durer deux ans.

Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde politique anglais un homme d'État dont la parole remue les masses comme autrefois la parole de Gladstone, dont la physionomie, le visage soient connus de tous, et dont l'opposition provoque l'enthousiasme comme c'était le cas pour Gladstone encore et pour Disraeli. Le dernier orateur populaire, le dernier homme d'État dont le masque et la silhouette furent connus de tous était M. Joseph Chamberlain. Amis et adversaires le connaissaient et le reconnaissaient dans la rue. Il n'y a plus de ces physionomies politiques vraiment populaires, exerçant sur l'esprit des masses ce magnétisme qui est une force politique incomparable.

Certes, l'état de choses actuel n'est peut-être que provisoire et un jour peut venir où une ou plusieurs personnalités politiques surgiront, qui, comme autrefois, exerceront une puissante influence sur les Anglais ; mais on n'en voit, pour l'instant, aucun signe. Au contraire à l'heure qu'il est, les Anglais paraissent avoir de l'éloignement pour la politique et quelque dédain pour les politiciens et les parlementaires.

GYMKANA.

Ce mot "gymkana" nous vient de l'Inde des rajahs, où il est employé pour désigner des fantaisies équestres, auxquelles excellent les brillants cavaliers de l'Inde splendide, qui, montés sur leur coursier, parcourent la piste bride abattue, coupant en deux, d'un seul coup de sabre en passant devant lui, un mouton accroché la tête en bas à un poteau.

C'est M. André de Fouquières qui a acclimaté en France le mot "gymkana", qui sert ainsi à désigner brièvement toute une série de divertissements, de jeux, de courses, de sports pratiqués en plein air pendant la belle saison, lors d'une réunion mondaine, le plus souvent, en faveur d'une bonne œuvre, et qui trouvent le moyen, tout en soulageant des infortunes, d'amuser aussi bien les petits que les grands, de déployer et d'obliger les assistants à déployer toutes les élégances raffinées que nécessitent ces journées "select" entre toutes.

Enfants, adolescents rivalisent d'adresse, de force et de souplesse en faisant, aux moments où les différents exercices sont pratiqués, admirer la grâce de leurs mouvements la beauté plastique que tant d'eux possèdent au même point, n'en déplaise à quelques esprits chagrins, que les athlètes de la Grèce antique et que les participants aux jeux olympiques des siècles lointains.

Réminiscence de nos tournois, à la fin desquels le vainqueur avait pour unique récompense : le don d'une fleur, le sourire d'une femme, l'honneur de s'agenouiller devant elle et d'en recevoir un baiser; nos fillettes et garçonnets ont pour seule satisfaction de se voir classés en tête du palmarès ; soit par suite du goût avec lequel ils se seront ajustés, travestis ; soit par suite de l'esprit débrouillard dont ils auront fait preuve ; soit par l'agilité développée selon les exercices inscrits sur le programme du "gymkana".

Les exercices varient à l'infini : depuis la course à pied, avec un œuf porté dans une cuiller et que l'on ne doit pas laisser tomber, jusqu'au concours de confection de chapeaux fleuris à exécuter en vingt minutes par des modistes improvisées, en passant par les concours de lancé de ballonnets avec cartes postales, de travaux de sable, d'animaux costumés, d'ombrelles fleuries, de draperie, de révérences où l'on voit les concurrents et concurrentes se présenter devant les membres du jury en essayant de reproduire la façon de marcher, de s'incliner de ceux et celles qui ont l'honneur d'être reçus à la Cour d'Angleterre, d'Autriche, d'Espagne, d'Italie ou de Russie; concours de chiens tenus en laisse, et qui, lâchés, doivent retrouver leur maître ou maîtresse, cachés à quelque distance dans le moins de temps possible; concours d'aéroplanes miniatures, de cerfs-volants, de fleurs à choisir; courses montées à âne, à cheval, en bicyclette, au milieu d'obstacles qu'il ne faut pas renverser.... La fantaisie peut se donner libre carrière.

Les terrains du bois de Boulogne ont vu dernièrement arriver sur leurs pelouses l'heureuse jeunesse ; et la gymkana émigre maintenant vers le littoral de la Manche, de l'Océan, les villes d'eaux, les châteaux, qui verront se renouveler le spectacle charmant et gracieux que présente l'agglomération d'une foule choisie et élégante, au milieu de laquelle les enfants développent leur esprit d'initiative, leurs qualités physiques ; et, comme nos ancêtres les vainqueurs des tournois, ils n'ont pour récompense qu'un baiser... le plus pur de tous, le baiser maternel.

Une protestation d'Henri Fabre.

On avait exagéré la pauvreté d'Henry Fabre. Ou peut-être le savant nonagénaire ne veut-il pas que l'attention soit ainsi attirée sur lui. Il télégraphie au "Matin" :

"Serignan" (Vaucluse). — Je vous prie instamment d'accueillir ma protestation au sujet d'un article paru hier dans le "Matin" et me signalant au pays et aux pouvoirs publics comme mourant de faim, par suite d'un profond dénûment et d'un abandon complet. Cette affirmation est manifestement contraire à la réalité. Je regrette profondément que des renseignements non contrôlés, fournis à l'illustre poète Mistral, à l'auteur de l'article ou à d'autres personnalités généreuses, aient provoqué votre initiative, inspirée certainement par de louables intentions, mais de nature à accréditer une légende déplorable et absolument controuvée. Je désire vivement qu'on épargne à ma vieillesse de telles exagérations et interventions, très pénibles pour moi et ma famille.

J.- H. FABRE, "Sérignan".

Mérimée et le mot ballotté.

A propos du mot en instance d'accès au dictionnaire de l'Académie (et qui a été admis à une voix de majorité, avec la mention : "familier") le "Matin" rappelle que Mérimée l'employa :

Dans une lettre de Prosper Mérimée à son "cher confrère et collègue" l'académicien-sénateur Pierre Lebrun, datée de Cannes, 6 janvier 1863, on lit :

"Je vois dans les journaux que notre confrère Laprade a "engueulé" Augier en vers un peu durs, et qu'Augier lui a répondu en prose un peu vive. Il est si difficile de faire des vers et de trouver des rimes qu'on devrait être moins susceptible à l'égard des poètes lorsqu'ils vous disent des sottises... Si j'avais été à Paris, j'aurais conseillé à Augier de n'y pas faire attention. J'ai peur que cela ne s'envenime, et que notre compagnie ne se change en un grenier à coups de poing."

Cette lettre se trouve dans le volume consacré en 1907 à l'écrivain par le "Journal des Débats."

Inutile d'ajouter que la crainte de Mérimée ne se réalisa pas, que "les académiciens ne se sont pas pris aux cheveux," et que si on s'"engueula" encore, ce fut en vers ou en prose très correcte.

Voilà donc un mot, auquel le dictionnaire vient d'accorder droit de cité, qui peut se vanter d'une autorité littéraire.

La vieillesse de Verdi.

On va célébrer l'an prochain le centenaire de Guiseppe Verdi. La revue italienne "Nuova Antologia" publie à ce propos de mélancoliques lettres des dernières années du compositeur. Elles sont adressées à la comtesse Negrosi-Prato.

Au printemps de 1895, la comtesse encourage Verdi à écrire une œuvre symphonique; le maître lui répond :

Ou bien vous voulez plaisanter, ou bien vous avez oublié que j'ai quatre-vingt-deux ans. A cet âge, on ne se jette dans de grandes entreprises que lorsqu'on est vaniteux. Or, je n'ai jamais été vaniteux, même dans ma jeunesse. J'ai été fier, mais pas vaniteux. Maintenant, je ne suis plus ni l'un ni l'autre.

La mort de sa femme, survenue en 1897, avait profondément abattu le compositeur et lorsqu'en avril 1900, la comtesse demanda de ses nouvelles, elle reçut cette réponse :

Les pieds refusent le service, les yeux se troublent et le cerveau s'affaiblit. Ainsi ma vie est pénible et sans joie. Ah ! si je pouvais travailler et que j'eusse des yeux et des pieds solides ! Je me promènerais toute la journée, je lirais et, malgré mes quatre-vingt-sept ans, je serais tranquille et content. Je n'aurais jamais cru possible que le jour viendrait où je considèrerais deux jambes bien portantes comme le plus grand des bonheurs.

Quelques mois plus tard, il écrivit à la comtesse, devenue veuve :

Vous avez au moins des enfants qui vous adorent, tandis que moi, je suis seul, triste, triste, triste...

La dernière lettre est datée de quelques jours avant la mort de Verdi (27 janvier 1901) et se termine par ce cri de désespoir :

Tout me fatigue, je ne vis plus, je végète. Qu'est-ce que je fais encore dans ce bas monde ?

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la mettons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

INTERVIEWS.

M. Fallières dit à l'interviewer :

— Encore un verre!

M. Clemenceau :

— La politique? Si vous saviez ce que je m'en moque! Et de la R. P. donc!

M. Saint-Saëns :

— La musique? Elle m'agace les nerfs.

M. Barrès :

Les vieilles églises? Si elles sont vieilles, que voulez-vous qu'on en fasse?

Mme Curie :

— Je viens de vendre mon commerce et je vais dans l'Indre me reposer.

Déclarations inattendues ! mais il faut savoir que le Fallières en question est marchand de vins, rue du Helder; M. Clemenceau, coiffeur, rue Lagrange ; M. Saint-Saëns, vernisseur, passage Abel-Leblanc ; M. Barrès, charbonnier, rue des Tanneries ; Mme Curie, mercière, rue des Batignolles.... Un ingénieux rédacteur de l'"Intransigeant" ayant découvert ces noms illustres dans ces humbles situations s'est amusé à ces interviews.

Il y a même un Jules Lemaître qui tient un garage d'automobiles rue des Belles-Feuilles, un Willy modiste boulevard Haussmann, un Muratore masseuse, rue Pergolèse.

Un record en ballon

Le comte Economos vient de réussir un exploit, peut-être sans précédent. Il avait, depuis longtemps, formé le projet de se rendre en ballon de Paris à Vienne où résident les membres de sa famille. Il s'agissait pour lui d'attendre l'occasion et surtout de la servir avec à propos et habileté.

Samedi dernier il jugea qu'elle se présentait et, avec M. Jules Dubois, pilote aussi expérimenté que le comte, il s'élevait à 7 h. 10 du soir du parc aérostatique de Saint-Cloud à bord de son ballon "Sonia II," sphérique de 1 600 mètres cubes, chargé de 28 sacs de lest de 20 k los. Le lendemain dimanche, à 2 h. 10, "Sonia II" atterrissait aux portes mêmes de Vienne, ayant mis juste 19 heures pour parcourir les 1,050 kilomètres qui, à vol d'oiseau, séparent les deux capitales.

Le comte Economos avait ainsi réalisé son projet. On se rendra compte des difficultés qu'il eut à vaincre par les aléas qu'il dut atteindre afin de trouver le courant favorable Paris-Vienne. Il fut, en effet, obligé de monter à 5 000 mètres de haut.

Un détail : L'Express-Orient, qui quitte la gare de l'Est à 7 h. 10 du soir, n'arrive à Vienne que le lendemain à 5 heures de l'après-midi. Le ballon a battu le train.

Tous fonctionnaires !

Bien édifiante la petite statistique dressée par M. Lampué, sur le nombre fantastique des fonctionnaires de la Ville de Paris.... Oyez vous-même. Le conseiller municipal socialiste prouve, chiffres en mains, que pour 591,504 votants parisiens il y a 173,000 fonctionnaires se répartissant ainsi : Fonctionnaires de la Ville et du département, 66,000 ; fonctionnaires assimilés des services concédés (gaz, électricité, eaux, Métropolitain, omnibus, tramways,) 42,000 ; fonctionnaires civils de l'Etat, 65,000. total, 173,000. De telle sorte que les fonctionnaires de toutes catégories résidant à Paris constituent le 30 0[0 des électeurs inscrits et le 40 0[0 des votants.... C'est tout simplement admirable.... et navrant pour les bons contribuables.

FORT ESPAGNOL.

Aujourd'hui la troupe d'opérette du Fort Espagnol donnera "La Périchole", une des meilleures œuvres d'Offenbach. La direction a mis tout en œuvre pour que cette représentation ne laisse rien à désirer, comme costumes et mise en scène, on peut donc être assuré que le nombreux public qui se rend en foule chaque dimanche au bord du lac ne sera pas désappointé.

La question de couleur dans le nouveau parti

Oyster Bay, 10 août—D'après Théodore Roosevelt, la question des nègres du Sud à qui les délégués du Nord voulaient reconnaître une certaine représentation afin de les encourager a été sur le point d'amener une rupture dans les rangs du nouveau parti.

Roosevelt dit qu'il ne voulait donner aucune voix aux nègres du Sud, alors que certains délégués du Nord étaient d'avis contraire, le traitant d'injuste et refusant de se rendre à sa décision. Ce que voyant, il aurait déclaré que s'ils ne voulaient pas se laisser convaincre il se retirerait du Parti Progressiste.

"Mon ultimatum, ajoute t-il, les a convaincus et toute scission a été évitée".

Envoi de troupes sur la frontière.

San Antonio, Texas, 10 août—L'escadron L du troisième régiment de cavalerie des Etats-Unis a quitté samedi le Fort Sam Houston pour se rendre à Sierra Blanco, et un escadron de cavalerie a été envoyé du Fort Clark à Del Rio pour protéger les intérêts américains. L'escadron L est sous les ordres du capitaine Benjamin.

Accident ou tentative de meurtre ?

Austin, Texas, 10 août—Howard B. Ayres, fils de Frederic H. Ayres, un journaliste de la Nouvelle Orléans, a été trouvé hier soir dans un vagon de marchandises stationné à Houston, la face ensanglantée, un fusil près de lui. Il est à deux doigts de la mort. Le jeune Ayres est bien connu à Austin, où il venait de trouver une position.

Frederick H. Ayres a été employé au "Times-Democrat," et est très connu à Shreveport comme journaliste.

Revue des Deux Mondes

26, rue de l'Université, Paris

SOMMAIRE DE LA

Livraison du 1er août 1912

I.—La Vallée Bleue, première partie, par M. Jacques des Gachons.
II.—Guerre de 1870.—A l'Armée de Metz, par le général E. Garcin.
III.—L'Abbé de Saint-Pierre, par M. Emile Faguet, de l'Académie française.
IV.—Bismarck et la Papauté.—La Paix.—III. Le Rétablissement des Rapports avec Rome.—La Deuxième Loi Réparatrice (1880-1882), par M. Georges Goyau.
V.—Le Musée du Louvre au Temps de Napoléon, D'Après des Documens Inédits, par M. de Lanzac de Laborie.
VI.—La Femme et la société française dans la première moitié du XVIIe siècle.—La Femme dans la famille, par M. G. Fagniez, de l'Académie des Sciences morales.
VII.—Un drame d'amour à la cour de Suède (1784 1795)—II. A Travers une Correspondance, par M. Ernest Daudet.
VIII.—Poésies, par M. Jacques Chenevière.
IX.—Chronique de la quinzaine, Histoire politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.
X.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 65 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

DEUXIÈME PARTIE

Suite.

—Attention, capitaine, adjudant !.... il est en train d'appeler ses camarades avec ses doigts.....

L'adjudant et ses hommes, dont les regards étaient plutôt fixés sur le visage du fakir, levèrent les yeux vers le bras droit du solitaire, qui était dressé, avec une rigidité de statue, vers le ciel : l'adjudant douta de l'observation du sergent ; car si ce bras n'avait pas bougé depuis des semaines, des mois peut être, il devait être comme ankylosé, et les doigts aussi.

Du reste, le fakir prononçait, sans aucune marque d'irritation :

—Tu te trompes, sergent : il y aura bientôt une année que ni mon bras, ni mes doigts, n'ont bougé.... Regarde mes ongles, si tu en doutes ?

Le sergent sauta à bas de l'autel, et naïvement voulut prendre le bras du fakir et l'abaisser : cela lui fut aussi impossible que si le membre eût été en bronze ; et, en se haussant, il était aisé de constater que les ongles des doigts avaient pris une extraordinaire longueur, s'étaient recourbés et allaient bientôt pénétrer dans la paume de la main... Tout cela était fort clair pour l'adjudant, ainsi que pour ceux de ses hommes qui habitaient le pays depuis longtemps : ce fakir n'avait certainement plus l'usage de son bras ni de ses doigts. On l'expliqua hâtivement au sergent, nouveau venu dans l'Inde, et qui grommelait :

—Pourtant.... par le roi !.... je croyais bien les avoir vus remuer, ces doigts qui n'en finissent pas.... avec leurs ongles !

—Mirage !.... dit fort simplement le fakir. Et maintenant que la nuit va tomber, me laissera-t-on faire mes prières tranquille !

Ses yeux se levèrent ardemment vers le ciel.

—Est-ce que tu attends ta nourrice de là-haut ? interrogea le sergent sceptique.

—C'est le ciel, en effet, qui me l'envoie.... le vent m'apporte les quelques graine qui me sont nécessaires... et mon bras immobile n'empêche pas l'autre de chercher à travers les ruines.... Et maintenant, encore une fois, laisserez-vous un pauvre chien faire sa prière du soir à Siva ?.. car il est l'heure.....

—Oui, dit l'adjudant ... mais quand tu nous auras montré, toi-même, le passage que l'on doit suivre pour redescendre directement dans la plaine.

Le fakir secoua silencieusement la tête. Il ne bougerait pas.

L'adjudant se gratta la nuque: avait-il réellement affaire à un solitaire ?.... à un de ces saints .... que les autorités anglaises respectent, parce que les populations hindoues les entourent de vénération.... Ses instructions portaient qu'il devait arrêter tout vagabond, tout individu suspect de se rendre en quelque lieu secret pour quelque conciliabule politique, et non un de ces ermites qui poursuivent, silencieusement, l'état de béatitude où ils ne sentent plus rien....le "Nirvana" ! ainsi qu'il est dit dans les livres sacrés.

Le gouvernement anglais punit sévèrement quiconque a la prétention de se révolter contre sa domination ; mais c'est une de ses forces que de respecter la religion, les prêtres, la sagesse hindoue.

L'adjudant songeait donc à se retirer, ou tout au moins à passer la nuit sur quelque roche bien isolée, où ils n'eussent à redouter aucune surprise.

Mais le sergent, qui avait l'âme de plus en plus sceptique, de nouveau, séparé de l'escouade, longeait les parois, jetait des coups d'œil aigus, soit vers les ruines, soit par les petites fenêtres en ogive, au dehors.... Et soudain, il frémissait !

Était-ce encore une hallucination ? ou n'avait-il pas aperçu quelque chose qui avait remué, puis s'était confondu avec les murailles extérieures ?....

Il se pencha au dehors.... ne distingua plus rien.... passa à la fenêtre suivante pour voir un peu plus loin ; mais, avant qu'il se fût penché, il découvrait, en une retraite creusée dans la muraille, des paquets assez lourds, volumineux, et s'écriait aussitôt:

—Qu'est-ce que tu caches par ici, fakir ?

La voix du saint éclata, terrible :

—Garde-toi bien de toucher, malheureux, de tes mains impures, à nos livres sacrés !

L'adjudant, décidément respectueux, commanda d'un signe, au sergent, de revenir auprès de lui; et le sergent lui obéit. Mais l'objurgation du fakir ne l'avait nullement ému : car il redescendait avec le paquet des manuscrits.

—Laisse donc cela ! ordonna l'adjudant.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots que lui-même, prie de la plus ardente curiosité, se précipitait vers le fardeau apporté par le sergent et d'où le simple mouvement venait de faire sortir une feuille de papier.... qui n'avait rien d'un livre sacré !

Car c'était un journal hindou, publié à Calcutta, et dont un exemplaire avait été envoyé au fort, comme une sorte de signalement contre tous ceux qui en seraient possesseurs : ce journal contenait en effet une proclamation incendiaire de l'agitateur Talik, qui affirmait le droit des Hindous à lutter contre les Anglais par le fer, par le feu, par les bombes.... et cela, au nom des principes les plus sacrés des "Védas". Brandissant le journal, l'adjudant se retourna sur le fakir :

—Misérable menteur !.... Il y a des mois, dis-tu, que personne ne t'a rendu visite.... Je ne sache pas, pourtant que la peste arrive jusqu'ici !.... Et pourtant, voici un journal qui n'a pas quinze jours de date !....

Le fakir ne répondit pas, et ses yeux ne cessèrent plus de contempler le ciel.

—Tu n'es pas un solitaire !.... reprenait l'adjudant, avec toute la majesté d'un soldat, et d'un magistrat britannique : tu es un révolté, un conspirateur !.... tu es au courant de tout ce qui se passe !... c'est peut-être auprès de toi que tous ces assassins viennent chercher le mot d'ordre ! .... Allons .... veux tu dire tout de suite où sont les autres solitaires de ton espèce ?..... Non ?.... Tu ne parleras pas ?.. Tu nous méprises ?.... C'est bon !

L'adjudant n'avait pas eu besoin de donner d'ordre : son geste énergique suffisait. Déjà, ses hommes, et principalement le sergent, s'emparaient du fakir, le redressaient, avec beaucoup de mal, car il semblait cloué au sol.....

Enfin, ils y parvenaient ; mais c'est en vain qu'ils essayaient de lui faire baisser le bras droit : ils avaient la sensation qu'ils le lui auraient plutôt cassé.

—En route ! ordonna l'intendant.

Et ils passèrent dans le temple.

L'adjudant alla en avant, pour jeter un coup d'œil au dehors ; il n'aperçut rien et revint vers le groupe qui semblait porter le fakir en triomphe : car on n'aurait pu parvenir à le faire marcher.

Alors, les hommes restés à l'entrée du temple se rapprochèrent aussi, par simple curiosité ; et la porte.... ou plutôt l'ouverture du temple ne fut plus gardée : toute l'escouade et ses deux chefs se trouvaient réunis, en même temps, entre les murs du sanctuaire.

Soudain le fakir eut se faire si lourd que les épaules des hommes qui le portaient plièrent....

—Tu veux donc décidément connaître ceci : lui cria le sergent en lui mettant son revolver sur la tempe.

Les hommes avaient laissé tomber le fakir sur le sol, pour mieux le reprendre ensuite : le fakir était comme tout à l'heure, assis sur ses jambes en croix, son bras gauche le long de sa cuisse, et toujours son bras droit piqué raide vers le ciel.

Il n'y a qu'à le ligoter, dit le sergent, et à le porter comme un ballot !.....

L'homme chargé du ficelage de la troupe, commença de défaire une fine cordelette : et, peut-être vingt secondes, le fakir fut abandonné à lui-même.

On le vit alors, sans faire le moindre mouvement de ses jambes, se bouger, comme attiré par une puissance invisible.....

Toute l'escouade, le sergent lui-même, en éprouvaient une telle stupéfaction qu'ils demeuraient immobiles en le contemplant. Où allait-il aller ?.....

A continuer.